

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un an 6 fr.
Six mois . . . 3 fr.
Trois mois . . 1 fr. 50

BUREAUX: 4 bis, rue d'Orsel, Paris
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

BÉCOTTAGES FRANCO-RUSSES

Pauvres Français, - tous larbins

C'EST UNE SACRÉE HONTE, NOM DE DIEU!

Chiée de crapuleries militaires



Bécottages franco-russes

Mille marmites, nous sommes bougrement loin de l'époque famineuse où la République partait en guerre contre les tyrans.

La garce a troqué sa gueule d'empeigne pour une tronche de putain.

Au lieu de chercher pouille aux tyrans, la gadoue leur liche les doigts de pieds, — et jure que ça sent la rose!

Ah, il est passé, — et trépassé! — le temps où les rois et les empereurs beuglaient pire que des chats qu'on écorche, si on leur cornait la *Marseillaise* aux esgourdes.

Aujourd'hui, cette goulante traîne au ruisseau!

S'il y a un massacreur, — empereur ou général, — à qui les grands mecs de la R. F. veulent faire du plat, vite on tourne les robinets et

De sang impur
On abreuve les sillons.

Cré mille pétards du diable, c'est une rude honte!

Et ce qu'il y a de plus pitoyable et de plus dégueulasse, c'est que cette sacrée maladie gagne tout le monde :

Jusqu'aux sociaux à la manque qui poussent à la roue!

—o—

Depuis huit jours, la France est en pagaye.

Il nous serait tombé sur le nez une pluie d'alouettes, de sardines à l'huile et de petits pains, qu'on ne jubilerait pas davantage.

Et tout ça, parce qu'une escadre russe va venir faire des galipètes dans la rade de Toulon!

Pour ce qui est de Bibi, j'ai pas besoin de seriner mon sentiment aux camaros :

qu'elles soient russes, françaises ou suisses, j'ai toutes les escadres dans le nez.

Je voudrais les voir aux cinq cent mille diables!

Turellement, les journaliste bourgeois ne sont pas du même avis : depuis qu'ils portent des chaussettes russes, y a pas plus chouette pays que la Russie.

Le tzar-pendeur et fouetteur de femmes est devenu le meilleur ami de la République foireuse.... ce qui ne prouve pas en faveur de celle-ci, nom de dieu!

Toutes les monstruosité qu'on racontait autrefois sur la Russie, passent pour n'avoir jamais existé.

Là bas, y a jamais eu de déportations en Sibérie, ni dans les îles qui perchent au fin fond de l'Asie et où il gèle quasiment à perpète.

Le knout, cet horrible instrument de supplice n'a jamais existé que dans l'imagination des mauvaises langues.

Les pendaisons à tire-larigot sont des contes de la mère grand.

Oui, tout cela est faux!

La Russie est un pays de cocagne.

Hip! Hourrah! Plaquons la France où

on crève la purée : émignons en Russie, y a que là qu'on est libres et heureux.

Et dire qu'il a suffi de quelques années pour orienter vers le Nord, les girouettes journalières!

Turellement, pour les faire virer, il a fallu leur graisser les gonds ; c'est le beau pognon russe qui a dansé !

La galette ! la galette !

Rien de plus hurf, pour former l'opinion d'un chieur d'encre.

Les larbins du tzar le savent.

Aussi, nom de dieu, depuis des années ils ont distribué des bottes de picaillons.

Et quand les intègres journaliers républicains se sont vus inondés de braise russe, ils ont retourné leur veste et ont trouvé rupinskoff, l'alliance franco-russe.

—o—

Si à tous ces jean-fesse qui aujourd'hui lèchent le croupion du tzar on collait sous le blair toutes les malédictions qu'ils ont dégueulé contre lui, ils feraient une sale poire.

Pour ne parler que d'un quotidien, l'*Intransigeant*, ah malheur !

Fallait lire ses tartines furibondes contre le Pendeur Russe.

Et Rochefort, ce qu'il taillait des croupières à Alexandre III ! L'ours blanc qui passait son temps à dépioter les nihilistes dans ses griffes, était triqué de belle façon.

Tenez, les camaros, je me souviens d'un grand meeting qu'il y eut au cirque Fernando, — je crois que c'était en 1881. Il s'agissait de protester contre l'assassinat de Jessa Helfmann, une bonne bougresse russe qui avait donné un coup de main pour bombifier Alexandre II, le paternel de l'empereur actuel.

On l'avait foutu dans un abominable cachot et on profitait de ce que la malheureuse était enceinte pour tripler ses tortures.

Mince d'indignation en France !

Lé cirque Fernando était plein comme un œuf, au dehors le populo s'entassait.

Et toute cette foulitude n'avait pas assez de salive pour cracher ses malédictions à Alexandre III.

Y a de ça une douzaine d'années, nom de dieu ! Des bons bougres qui étaient au cirque Fernando, il en reste encore... Ceux-là ont-ils tellement tourné casaque, ou se sont-ils laissés embistrouiller par les chieurs d'encre, au point de brailler : « Vive le tzar » ?

Nom d'une pipe, je ne puis pas le croire !

Tenez, ce jour là, à l'entrée de la rue des Martyrs, y avait une rangée de blanquistes... Crédiu, chaque fois que les sergots faisaient mine d'empêcher la circulation, les blanquos leur tombaient sur le poil avec un rude nerf.

Et les ficards tournaient bride !

C'était des gas d'attaque, ces blanquistes-là ! Aussi, nom de dieu, comme ils n'avaient pas d'ambition au ventre, et qu'ils ne marchaient que pour la Sociale, quasiment tous ceux-là sont devenus anarchos.

C'est cette génération qui doit raconter aux jeunes fistons toutes les atrocités russes.

Aujourd'hui on y a mis un bouchon : dans les écoles, dans les livres, dans les journaux, partout... partout... on joue de la guitare en l'honneur de la Russie.

Mille dieux, foutons-nous en travers : aidons les petits gas à voir clair et faisons leur comprendre que crier « Vive la Russie ! » c'est kif-kif si on beuglait « Vive la Barbarie ! »

—o—

La grande mascarade que les jean-fesse de la haute maquillent pour recevoir chouettement l'escadre russe se passera-t-elle sans que le prolès protestent ?

J'en sais foutre rien !

Mais ce que je sais, c'est que les journaliers bourgeois font feu de tout bois pour chauffer le populo à blanc. Ils cherchent à le souler de palabres et de mensonges afin que le flaffa des fêtes le pousse à se trémousser de joie.

Et dire que nous en avons sur ce chapitre pour au moins trois semaines !

Si on n'en devient pas maboules, nous aurons bougrement de la veine.

Les aminches, pour vous donner une idoche de la trouducuterie des patrouillards, pigez la conversation qu'a eu un journalier avec une grosse légume de l'Opéra.

Il est question de trimballer les marins russes de Toulon à Paris.

Et après les avoir soulés d'absinthe, de les souler de miousique.

Donc, on les gavera d'Opéra.

Le journalier demande au cabotin : « Quoi que vous allez jouer en l'honneur des marins russes ? »

Pendant cinq minutes le cabotin se gratte le ciboulot, aussi fort que s'il avait la teigne. Enfin, il accouche :

« Heu, heu !... Sais pas ! C'est bougrement difficile : on jouerait bien *Guillaume Tell*, mais c'est de Rossini, — pouah ! Un Italien.... *Les Huguenots* de Meyerber ? Brouh ! Un Allemand, c'est pas de saison. Jouer du Wagner, de la miousique péta-radeuse, y a encore pas mèche : Wagner était un alboche ! »

Voilà à quel racornissement conduit le patrouillotisme : on fout à l'index une chiée de musiciens, — les plus rupins, parce qu'ils ne sont pas nés dans l'égoût collecteur de Paris.

Pour ce qui est de bibi, la miousique, je m'en bats l'œil, — ça me fait tout juste aboyer, kif-kif les chiens !

Ce que j'en dis c'est pour montrer la gnolerie des patriotoqués.

Une idoche que je vas fournir à l'œil aux cabotins de l'Opéra : Pourquoi donc ne joueraient-ils pas

LA BOMBIFICATION D'ALEXANDRE II

Y a quéque chose à tirer de là dedans, nom de dieu ! Au premier acte on pourrait coller le

Ballet des pendus

Sophia Petrowskaya danserait au bout de la corde, ensuite Jessa Helfmann exécuterait la danse du ventre.

Comme finale, y aurait le

Grand coup de balai

Eten apothéose, on reluquerait Alexandre II les tripes au vent.

Le plus dégueulasse dans tout ce fourbi infect, je l'ai dit tout à l'heure : c'est de voir les socialos à la manque emboiter le pas aux bourgeois.

Ainsi, à Toulon, y a à la Volière municipale une nichée de socialos.

Tout le monde, même les jean-foutre de la haute, supposaient qu'étant donnés leurs idées ces birbes-là auraient au moins la pudeur de taire leur bec, — à défaut de courage pour protester contre la mascarade franco-russe.

Eh bien, non ! Sans que personne les y force, ces tristes pantins viennent de déclarer qu'ils feront des pieds et des pattes pour donner aux fêtes le plus d'éclat possible.

Pauvres larbins ! qué cochons de socialos vous faites : cachez vos tronches, vous êtes plus puants que les beurgeois.

D'ailleurs ce demi-quarteron de pisses-froids toulonnais ne sont pas seuls : les conseillers cipaux de Paris vont mettre un doigt dans la mascarade franco-russe. Comme ces sales merles sont actuellement en vacances, en train de se faire du lard, leur chef, Fo-Fonse Humbert, l'ex-dur à cuire du *Père Duchêne* sous la Commune, les a vite convoqués.

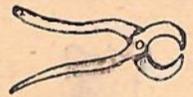
Une fois de plus le conseil cipal de Paris va nous prouver qu'en fait de sang, il n'a que du pissat de richard dans les veines.

C'est toujours bon à constater, nom d'un foutre !

Si ces cochons-là tournaient casaque illico, et franchement, j'en jublerais comme une petite baleine.

Au moins le populo saurait que les saltimbanques qui font les matamors dans cette antichambre de l'Aquarium ne sont que des bouffe-galette.

La seule différence qu'il y a entre eux et les gros mecs de la Raie Publique c'est que ceux-ci sont gras, — tandis que les volatiles de la Volière cipale sont encore un peu maigres !



BARBIEUX LE BRACONNIER

Nom de dieu, je m'en vas vous conter une histoire bougrement ruminative et qui n'est pas à la portée de Carnot III, dit l'Empalé.

Au pays du cidre, il y a-t-un petit patelin qui s'appelle **Forges-les-Eaux**, où chaque année, un demi-quarteron de femelles bourgeoises s'en vont sucer de l'eau rouillée.

Paraîtrait qu'après ce traitement au jus de clous, elles ont des chances de gagner un polichinelle au petit jeu de société.

La renommée de ce sirop de grenouilles date d'une certaine pimbeche qui s'appelait Anne d'Autriche, ni plus ni moins, et qu'avait pour cocu en titre un grand benêt nommé Louis XIII, mais plus connu sous le nom de « la Tapette à Cinq-Mars ».

Ils avaient beau se frotter le lard dans des grands pieux à baldaquin, pas moyen d'accrocher un gosse : la graine de roi ne voulait pas prendre, nom d'un foutre !

Ça ne faisait pas l'affaire d'un gros mec de l'époque, un cardinal qui était presque aussi féroce que Galliffet et qui craignait d'être foutu

à la porte, si les patrons venaient à manquer.

Pour lors, voyant que « la Tapette à Cinq-Mars » ne pouvait pas en foutre un coup, il emmène les prédécesseurs de Sa Jean-Foutrière Carnot dans un coin de pays perdu, où qu'il n'y avait pas encore de garde-champêtre pour protéger la vertu des pommiers, — précisément à Forges-les-Eaux.

Une fois là, il prend le roi par un bras, le secoue comme un prunier et sur un ton aussi sec qu'un parchemin, il lui dit : « Elève Louis XIII, allez voir sous le pommier si j'y suis... et priez l'Esprit-Saint de vous remonter le moral... »

Le Capet s'en va flanocher, en se grattant où ça le démangeait, — juste au front, nom de dieu ! Pendant ce temps, mon bel Armand se livrait à des passes bougrement magnétiques sur la personne de la putain royale.

Quand l'affaire fut dans le sac, il siffle Louis XIII, lui colle sa gonzesse toute chaude dans les bras et leur dit : « Allez-y, mes enfants, et grouillez-vous ! Vous avez dix minutes, montre en main, pour me fabriquer un Louis XIV grande largeur... »

Et voilà comment fut perpétré un des plus grands goinfres des temps anciens, et avec ça, sale comme un pou — ce qui ne l'empêchait pas d'être crapule autant que pas un — celui qu'on surnomma le Roi-Soleil, parce qu'il avait du bobo à sa lune fessière.

Mais, nom de dieu, c'est pas cette couillonade que je voulais dégoiser. Voilà où je voulais en venir :

L'autre jour, le 6 septembre, dans ce même patelin, deux terrassiers étaient en train de creuser un puits. Ils étaient mal outillés, travaillant comme des lapins, creusant des pattes, creusant du pic, enlevant les terres dans un panier — une misère quoi !

Quant je dis qu'ils étaient deux à turbiner dans cette taupinière, je me gourre ; y en avait qu'un : l'autre était *l'entrepreneur*, mossieu Olivier, qui surveillait son homme, un pauvre débard nommé Martel.

Le bougre était d'attaque, — taillé dans le chêne, nom de dieu ! Il turbinait à 14 mètres de profondeur, quand le terrain se mit à souffler du gaz carbonique, kif-kif une outre dégonflée. Olivier se tire des flûtes et engage l'autre à remonter après lui ; mais le gas s'acharne à la besogne, crainte de perdre sa journée. Quant il veut se fuiter il est trop tard, un vertige le prend, il tombe les quatre fers en l'air.

Olivier, qui ne voit rien venir, ni homme ni panier, gueulait sur le bord du trou ; pris de trac, voilà qu'il appelle les voisins, se fait accrocher et tente d'aller reluquer ce qui se passe en bas ; mais, dès qu'il sent que l'air lui manque il crie et gigotte comme un poulet : on le remonte.

La foule s'amasse, — et quelle foule ! — un tas d'andouilles ficelées, des Normands aux doigts crochus, tous plus ou moins proprios, parmi lesquels pas un n'aurait risqué sa peau pour le pauvre bougre qui râlait dans la fosse.

Au lieu de faire quelque chose, ces capons-là se foutent à courir le pays, cherchant les pompiers, le maire, le médecin et même les gendarmes.

Les autorités constipées ne bougent pas. Ça, c'était certain ! Le médecin n'était pas levé, un autre vise-au-trou avait filé à la chasse...

Enfin, les pompiers s'amènent avec... une pompe à eau !

Merde, pas de veine !

Pendant ce temps, Martel cassait sa pipe, et les campluchards s'excusaient de leur lâcheté en chuchottant que ça n'était pas un grand malheur, que Martel était un propre-à-rien, un sans-le-sou, — ce qui, pour ces salops, est la dernière insulte.

Le cadavre du pauvre bougre y serait encore, si tout à coup un de ces tristes moineaux n'avait eu une idée.

« Allons chercher Barbieux ! » qu'il dit.

Et tous en chœur : « Tiens, nom de dieu ! Allons chercher Barbieux ! On le fera descendre. Il descendra, c'est un risque-tout, un abruti ; il n'a rien à perdre, il peut bien faire ça, lui Barbieux ! »

Barbieux, c'est un riche fieu qu'en temps ordinaire les campluchards proprios n'ont pas à la bonne. Il chipotte par ci, il braconne par là, enfin il vivote comme il peut, — en chien maigre, — mais pas en porc, assurément, comme ces gros Normands foireux.

En voilà un qu'est en coquetterie avec la gendarmerie, et avec le garde-chasse, ah ! nom de dieu ! ce qu'il leur en a fait bouffer des kilomètres ! Il serait une gironde fille que ces marlous ne le serreraient pas de plus près.

Heureusement, le gas se fout d'eux, bougrement plus que d'une crotte de lapin.

Pas moins, le Barbieux s'amène : il traite les proprios, les culs-terreux, les épiceyards, toute la séquelle, toutes les autorités de sacrés feignants, — et, sans barguigner, il se fait descendre illico : il accroche lestement le corps de Martel après la corde et remonte avec, guère plus vioche que le cadavre qu'il ramenait. Il était déjà violet, il tournait de l'œil. Baste ! Après quelques frictions, il n'y paraissait plus.

Mais, pour Martel, y eut pas mèche : il était bel et bien crampé.

—o—

Les canards bourgeois n'ont pas ouvert le bec de cette affaire, parce que les « accidents du travail » ça les dérange toujours dans leurs méridiennes et qu'il est inutile de troubler la digestion des jean-foutre bourgeois par l'éloge d'un gremlin comme Barbieux.

J'ai dit qu'il y avait bougrement à ruminer sur cette histoire-là. En effet, elle nous prouve que ceux qu'on appelle les chenapans sont, pour la plupart, des gas ayant plus de poil au ventre que tout le troupeau des enrégimentés sous le torchon de la mère Loi.

Le même sentiment qui les porte à se révolter contre l'hypocrite vertu d'une société pourrie jusqu'à la moelle, provoque chez eux, à l'occasion, des actes de courage et de dévouement qu'on ne peut espérer des autres, — sortes de limaces baveuses qui se traînaient dans les sentiers étronneux du sens commun et de l'intérêt bien entendu.

Si on avait pensé à Barbieux un quart d'heure plus tôt, Martel serait encore en vie.

Oui, nom de dieu !

Ohé, les pleins de soupe, réfléchissez-y : dans toute la ville, et même ailleurs, y avait qu'un homme capable de risquer sa peau pour sauver son semblable — et celui-là était un hors-la-loi.

Ohé, les bourgeois, la mort de Martel ne vous a pas gonflé les yeux, et vous continuerez à reluquer le Barbieux de travers...

Cela prouve que les fistons que vous traitez de brigands, sur qui vous bavez à n'en plus finir, sont meilleurs que vous n'êtes.

Ce que j'en dis, c'est pas que je l'ignore, nom de dieu !

Y a belle lurette que je suis fixé.

Mais, voilà, les vérités toutes simples sont les plus difficiles à comprendre, — et cela parce que vous autres, les chameaux de la haute, vous emberlificotez tellement les choses que vous faites perdre le nord au populo.

Ah oui, chameaux, vous êtes forts pour embistrouiller !

Le malheur, c'est que les Barbieux sont trop clairsemés. Si on les remuait à la pelle, les bons bougres seraient à la noce.



Les gas des omnibus de Paris commencent à renauder ferme.

Il y a deux ans, quand ils firent leur grande grève, c'est grâce à leur nerf, — et surtout grâce à l'initiative du populo qui foutit carrément les pieds dans le plat, qu'ils obtinrent quelques améliorations.

Depuis lors, il a coulé de l'eau sous les ponts ! La Compagnie a tellement bien manœuvré, a fourré tant d'anicroches à droite et à gauche, qu'elle a retiré aux bons bougres, bribe à bribe, à peu près tout ce qu'elle leur avait concédé.

Une des améliorations les plus sérieuses : la réduction du travail à douze heures par jour est devenue une fontaine. On ne fait guère plus de douze heures de turbin réel ; — seulement dans ces douze heures, les fistons abattent autant de besogne qu'autrefois en quatorze heures.

Donc, comme bénéfice, y a pas épais !

Outre ça, les mouchards fourmillent dans les omnibus ; ils ont toujours l'oreille aux écoutes et sont chargés de trouver un joint pour saquer les gas à la redresse.

Ça ne fait pas long feu, nom de dieu !

C'est à propos du renvoi d'une demi-douzaine de camaros que la Syndicale vient de rouspéter : elle a emmanché pour l'autre nuit une réunion au Tivoli Vaux-Hall.

Le malheur c'est que ces bougres ne peuvent pas se passer de bouffe galette. Croyez-vous qu'ils n'avaient pas eu la niguedouillerie de faire signe à Rouanet !

Comme si les gas des omnibus ne sont pas assez à la coule pour faire leurs affaires eux-mêmes !

De quelle utilité leur peut être un politicard, — à moins que ce ne soit pour les dégraisser.

Turellement, le Rouanet leur a foutu un lavement carabiné. Son pallas dégueulbitant peut se résumer en deux mots : « Pas de grève ! pas de grève ! ».

Il aurait été payé par la Compagnie qu'il n'aurait pas agi autrement.

Les bons bougres des omnibus ont quitté la réunion gros-jeans comme ils étaient venus, et quand, à force de se voir roulés, l'idée leur viendra de foutre les pieds dans le plat, il pourrait bien être trop tard, — la Compagnie ayant pris ses mesures en conséquence.

—o—

Les deux cents prolos de la filature du jean-foutre Delassus, à Amiens, sont en grève.

Voici la raison : les camaros n'ont pas oublié cette cochonne de loi sur le travail des femmes que les dépotés ont voté pour nous foutre de la poudre aux yeux.

Mais que, turellement, la gouvernance oublie d'imposer aux exploités.

A Amiens, les bonnes bougresses ont forcé leurs singes à subir la loi.

Ces jour derniers, le patron Delassus a cru avoir trouvé un biais pour rallonger la journée. La bouche en cul de poule, patelin comme un voleur, il s'en va expliquer à ses ouvrières qu'à cause de l'abondance du travail il faudra que, provisoirement, elles se soumettent à faire douze heures de travail au lieu de onze.

Les ouvrières ont envoyé coucher le salaud. Pour lors, le bandit les a toutes foutues à la porte.

Ça a entraîné la grève de tous les prolos.

Pas besoin d'ajouter que la gouvernance n'a pas envoyé des troubades contre le singe.

Pourtant, nom de dieu, il viole la loi !

Ah ouat! la belle foutaise : ces choses-là sont permises aux exploités.

Par exemple, si les prolos font mine de vouloir forcer le patron à respecter la loi, y aura pas d'erreur : pandores, roussins et troubades s'amèneront dare dare pour leur casser la mar-goulette.

—o—

Les gueules noires du **Pas-de-Calais** se re-muent un tantinet.

A Lens et dans tous les environs on parle bougrement de grève.

Y a même de l'écho en Belgique : il paraît que dans le Borinage les gas ont des envies de se foutre en grève.

Si les bons bougres s'activaient un tantinet, ça ferait quasiment une grève internationale des mineurs.

En effet, les mineurs anglais n'ont toujours pas repris le turbin.

Le malheur, c'est que dans le Pas-de-Calais, de même qu'en Belgique, ce sont les politicards ambitieux qui foutraient leur grain de sel dans le mouvement.

Pour le Pas-de-Calais, Basly et Lamendin prendraient les ordres des Compagnies, et tout en ayant l'air de se grouiller ferme, ils tireraient à cul pour ralentir le mouvement.

Mille dieux, il serait pourtant de saison que les gueules noires apprennent à ne plus marcher à la remorque de ces jean-foutre!

DÉJÀ RENÉGATS!

Les quotidiens bourgeois viennent de tendre aux bouffe-galette socialos, sortis des tinettes électorales de l'autre quinzaine, un sacré traquenard.

Et ces couillons y sont tombés comme une merde!

Les journalistes en question, se sont foutus à brailler comme des bourriques du ministère de l'intérieur, contre les dépotés socialos, qu'ils traitent d'internationaux. Et ils ont fait un si rude bouzan que les fameux élus ont foiré dans leurs culottes et ont foutu un croc-en-jambe à tout leur passé.

Y a pas à tortiller, nom d'une bombe : tout socialo franc du collier est forcément antipatrouillard.

Ça ne fait de doute pour personne, foutre! Patrie et Socialisme ne peuvent corder ensemble — ça serait vouloir marier une grenouille à un éléphant.

Tout à trac, les bouffe-galette socialos sont tombés dans le piège.

Au lieu de sortir carrément leur drapeau et de dire : « Eh ben, oui! Nous sommes internationaux : Votre patrie dégueulasse, nous l'avons au cul... »

Au lieu ça, ils ont épilogué, bafouillé..., et pour finir ont renié leur programme.

Pauvres tourtes! y a pas encore quinze jours que vous êtes élus,

Vous n'avez pas encore foutu le nez à l'aquarium,

Vous n'avez pas encore palpé un radis de vos vingt-cinq balles journalières,

Et déjà vous avez renié toutes vos idées!

Sacrés niguedouilles, vous auriez été bougrement plus marioles en foutant carrément les pieds dans le plat, — et en clamant bien haut que vous avez quéque chose dans le ventre.

Au moins vous n'auriez pas subito prouvé que les anarchos ont raison quand ils disent que le meilleur des types s'avachit du moment qu'il met un doigt dans la mécanique gouvernementale.

Et comme vous êtes bougrement loin d'être des meilleurs, ohé, les bouffe-galette socialos, y a pas d'erreur pour ce qui vous concerne, — vous êtes pourris!

—o—

C'est comme ce pauvre Chauvière, il n'a vraiment pas eu de flair, quand il y a trois semaines on l'a accusé d'avoir crevé la pail-

lasse à un roussin, dans le coup de chien de La Villette, en 1870.

J'admets que ce soit un bateau.

Pas moins, quand on est un gas d'attaque, et qu'on se dit révolutionnaire, ça peut arriver...

En août 1870, les blanquos faisaient une guerre acharnée à Badingue. A l'affaire de la Villette ils essayèrent de le culbuter.

Pour ça, c'est comme pour les omelettes : fallait casser des œufs.

Chauvière ayant un six-coups en poche, son devoir était de s'en servir.

Aujourd'hui, il fait la fine gueule disant qu'il n'est pas un assassin.

S'il eût eu de la jugeotte, il aurait roublardement répondu : « J'ai pas tué de roussin. Mais comme j'étais allé à la Villette pour faire la guerre au gouvernement de Badingue, j'aurais escoffié un de ses souteneurs que j'aurais pas eu tort... C'était aux flics et aux pompiers à ne pas se foutre entre nous et Badingue... »

Si Chauvière eut jacté ainsi, il eut prouvé que quoique vieillot il a encore du poil. Mais non, lui aussi est vidé, flambé!



C'est toujours la même binaise, milliards du diable!

On voit facilement une épingle dans les quinquets de son voisin, pour ce qui est de s'apercevoir qu'on a une tour Eiffel dans l'orbite, y a rien de fait.

C'est ce qui arrive aux journalistes qui, chez nous, débinent l'armée allemande jusqu'à plus soif.

A les entendre, c'est infernal! Y a pas plan de vivre cinq minutes dans les casernes alanches.

Ça, je le crois, nom de dieu!

Evidemment, les chieurs d'encre patrouillards n'exagèrent pas. Une fois n'est pas coutume : la haine leur fait voir clair quand ils dénoncent les vacheries des bagnes militaires de l'Allemagne.

Par exemple, où ils deviennent bougrement plus aveugles que des taupes, c'est quand il s'agit de débiter les horreurs qui se passent dans les casernes françaises.

Si on les croyait, là, tout se passe à l'alignement; les galonnards y sont tout miel et sucre, l'ordinaire est un bouillottage tout plein bon, et comme le picolo ne taperait pas assez sur la coloquinte des truffards, on les gorge de champagne..., du château la Pompe.

Y a que l'armée russe où les troubades soient aussi gentiment traités qu'en France : c'est l'influence de l'alliance!

—o—

Eh bien, cré pétard, tout ce que que déboulent les journalistes bourgeois est un rude ramassis de mensonges : les casernes sont toutes logées à même enseigne, c'est un enfer, dont les gradés sont les démons.

Ces trous du cul de ratichons ont été assez pochetées pour nous faire gober que leur enfer perche au centre de la terre, — pas vrai.

L'enfer existe, à deux pas de nous : c'est les turnes militaires.

Et qu'on n'essaie pas de nous monter le job et de nous faire croire qu'en France c'est pas le même blot qu'en Allemagne. Les faits sont là, nom de dieu! Je vas en aligner quelques uns :

Y a déjà un bout de temps, un lieutenant du 4^e bataillon de vitriers, en garnison à **Saint-Nicolas-du-Port** (Meurthe-et-Moselle) flanquait un coup de pied au cul à un élève caporal, nommé Hermann.

Le pauvre gas était un engagé volontaire. Seulement, depuis le jour où il s'est livré à la prostitution militaire, il a ruminé : ce qu'il s'en est rongé les pouces!

Comme il n'a pas frio aux mirettes il n'a pas voulu encaisser son coup de pied sans rouspétance. Illico, il a croisé la baïonnette et il a dit à son bourreau :

« Si tu rebiffes, je t'étripe! »

En deux temps et trois mouvements le chique type à été ramassé, on l'a mis en cellule et il a passé au conseil de guerre — qui l'a fadé, je ne vous dis que ça!

Mille pétard, s'il y avait un brin de logique, c'est le lieutenant qui aurait dû passer au conseil : c'est lui qui a provoqué le vitrier en lui foutant un coup de pied dans les fesses.

Cochonne d'égalité que celle qui interdit les voies de fait envers les supérieurs — mais autorise et encourage les voies de fait envers les inférieurs!

—o—

Un veinard qu'est de la classe et qui d'ici une huitaine de jours pourra tailler des basanes à tous les galonnards, m'écrit d'**Epinal** que l'autre samedi y a eu un rude abattage de pauvres bougres.

Le 8^e bataillon d'artillerie de forteresse est allé aux écoles à feu, il est revenu avec 30 hommes en moins, et à l'heure où il m'écrit six d'entre eux ont cassé leur pipe.... et les autres? Bidards, s'ils se remplument!

Turellement, on a étouffé la chose.

D'ailleurs, ça ne tire pas à conséquence : ce ne sont que des hommes!

Ah! si c'eût été des canassons, c'eût été un grand malheur.

Mais des artiflots. Peuh! On en a plus qu'on en veut.

—o—

Aussi, nom de dieu, qu'arrive-t-il?

C'est que les truffards qui ont la veine de passer au travers des crapuleries des galonneux et de tous les avaros du métier, se dégoutent de l'existence et se suicident.

C'est une évasion comme une autre, hélas!

Ils voudraient bien désertir, mais ils se figurent que c'est rudement difficile! on leur a toujours dit que la frontière est dure à passer, — ils s'ent font une montagne et, n'osant tenter le voyage, ils désertent dans la mort.

Cette semaine, deux suicides ont été connus... mais combien y en a-t-y que nous ignorons toujours?

A **Orléans**, un artiflot du 32^e, Félix Munier, s'est foutu un coup de revolver dans la bouche et s'est démantibulé la gueule sans réussir à se tuer.

Au **Havre**, un tambour du 129^e lignard, Houard, avait été foutu à la tête pour s'être rentré avec une paille dans le nez.

Quand on est venu pour lui donner de l'air on n'a trouvé que sa pauvre carcasse qui était froide depuis des heures.

—o—

Et dire que l'armée de mer est encore pire que l'armée de terre, nom de dieu!

Sur terre, on se contente de coller les troubades à la boîte et on les laisse reluquer le fil de la planche.

Sur mer, c'est plus compliqué : tous les ustensiles de torture sont encore en usage et pour une couillonnade, de rien, on fout les gribiers aux fers.

Ainsi, à **Cherbourg**, dans cette chamelle de marine, il n'est pas rare de dégouter des mathurins qui, pour des blagues, ont déjà bouffé des deux cent cinquante jours de prison et des cent cinquante nuits de fers.

Et tout ça, par la roserie des galonnards et des fayots! une belle engeance : il suffit de zyeuter les aubergines, les tomates, les pi-

ments et les courges qui leur servent de naze pour comprendre que les zigzagants porcs qui portent ces légumes au mitan de la hure sont des poivrots grand calibre.

A tel point, qu'ils profitent de la plus petite babiole pour râfler la ration de vinasse des pauvres matelots, — et se souler avec.

Aussi, comme les mathurins ne sont pas des empotés, il leur arrive de se rebiffer et d'esquinter quelques fayots.

Le malheur, c'est que le tambourinage de ces chameaux n'est pas gratuit; ça conduit tout de go aux travaux publics.

—o—

Turellement, le patelin où les canailleries militaires sont le plus répandues, c'est l'Algérie.

Là-bas, y a pas de pet, les galonnards s'en donnent à gogo!

Ils se foutent du qu'en dira-t-on, et comptent sur l'éloignement pour que leurs crimes restent inconnus.

D'ailleurs, ils n'ont rien à craindre de la gouvernance, c'est pas elle qui les blamera, — au contraire! Habituellement, ce sont les fortes têtes qu'on expédie là-bas; or, l'intérêt des grosses légumes est d'en purger le pays.

Moins il y aura de fortes têtes en France, et plus le populo sera facile à gouverner.

Donc, les galonneux peuvent massacrer les gas qu'on leur envoie en Algérie, — seulement faut qu'ils s'y prennent en douce, afin de ne pas émoustiller les bons bougres : ce qui ne manquerait pas d'arriver si on savait de quoi il retourne.

Les gradés sont parvenus à se dresser une ribambelle de troubades, féroces comme des tigres, à qui ils font faire les besognes les plus dégueulasses.

Pour un oui, pour un non, ces brutes-là tuent un joyeux ou un camisard. A plus forte raison ils ne se privent pas d'escoffier les pauvres gas des travaux publics.

L'autre jour, dans la province d'Oran, à Saint-Cloud, une floppée de détenus militaires étaient de passage. Sur le soir, vers les six heures, deux des gas tentèrent de jouer de la fille de l'air.

Illico, les zouaves qui leur servaient de garde-chiourmes tirèrent sur eux : un des deux, Emile Pathay, fut tué sur le coup; l'autre a reçu une balle derrière l'oreille et repincé, a été collé à l'hôpital d'Arzew. S'il en réchappe, malheur à lui... On lui en fera endurer de toutes couleurs!

Voici un coup du même tabac, nom de dieu!

Y a une huitaine, à Alger, deux troubades passaient au conseil de guerre.

L'un d'eux ayant envoyé au bain le soudard gradé qui présidait, celui-ci ordonna au zouave de service de faire sortir l'inculpé de la salle.

Le fiston ayant répliqué comme Mache-Mahonte : « J'y suis! J'y reste! » Le zouave n'y alla pas par quatre chemins; sans plus d'explications, il foutit un coup de baïonnette dans le ventre du récalcitrant.

Les gradés n'ont pas trouvé la chose mauvaise, — au contraire! S'ils avaient osé, ils auraient félicité le zouave.

Pour reluquer la plaie, on déboutonna le blessé et sur ses pectoraux on piga un tatouage rupin : « Vive l'Anarchie! »

Mille dieux! ça a fait renauder les galonnards : vivement ils se sont remis à leur cochon de turbin et cinq minutes après, les deux truffards étaient condamnés à mort.

Pour quelles raisons la mort?

Pour des fantasies évidemment. A preuve, c'est que les quotidiens n'ont pas osé dire de quoi il retournait.

—o—

Quand verra-t-on la fin de toutes ces monstruosités?

Quand les casernes seront en poussière, nom de dieu, — et pas avant!

Y a des couillons qui jabotent qu'il y aurait mèche de rogner les griffes et de limer les dents aux galonnards.

C'est pas possible!

Leur métier est de tuer! Faut donc qu'ils restent féroces, et qu'ils inculquent la férocité à tout ce qui les entoure.

Sans férocité, y a plus d'armée!

C'est la saison des grandes manœuvres, nom de dieu! C'est dire que je compte sur les réservoirs qui en auront tâté pour m'envoyer des tuyaux galbeux et me jacter toutes les crapuleries et les horreurs dont ils auront été victimes ou spectateurs.



Té mais, encore du chambard en Espagne! Quoi donc que c'est, mille dieux?

C'est-y encore du chabanais pour ces cochons d'octrois, comme celui qui éclatait à la queue leu-leu dans chaque ville et dans chaque village, il y a un an à peine? Après Saint-Sébastien et Bilbao, voici que Santander se fout en danse et chahute la paperasse.

Les quotidiens où je pige les faits nous content ça à leur manière; ils tirent les vers du nez au crapouillard Sagasta et au non moins crapouillard Ruiz Zorilla... mais, tout ça me paraît louche et pas franc pour deux liards. Pour savoir le fin mot de l'affaire, faut que j'aille tirer à une autre source.

Et foutre, j'y pense, le bon copain Matafuego pourrait me renseigner un brin. Y a bougrement de temps que j'ai pas serré la louche au fiston, — si j'allais l'inter-buver, comme on dit chez les maquerotins de la haute?

Voyons, j'ai un peu de temps devant moi : le vin nouveau bout dans les cuves, les nuits commencent à devenir longues, il fait pas le diable noir... décidons-nous, pécaïré! Un bécot à ma vieille copine, ma permission de minuit, et en compagnie de mon vieux Médor, partons...

Nous voilà tous deux devant la porte : la cahute du gas roupille dans la nuit noire, y a pas de camoufle allumée, — allons-nous trouver figure de bois?

Viectdaze, ce serait pas gai d'être venus pour rien. Pour en avoir le cœur net, pan... pan... je tape de mon gourdin quelques coups sur la lourde.

« Qui va là? » me répond une voix connue, — celle du fieu, — de l'intérieur de la turne.

« Un aminche grincheux qui vient t'emmerder et troubler ton somme.

— Ah, c'est toi, Barbassou, attends un peu que j'enfile mes chausses, et je viens t'ouvrir ».

La porte se déboule, et le gas tout guilleret me tend la cuillère.

« Adios amigo... Qué bon vent t'amène, caramba?

— Je vais te conter ça, subito, petit frangin.

— Pas avant d'entrer, par exemple? Allons, ouste, prends une chaise et vidons un verre à la santé de la Sociale.

— Oui, si tu veux bien, y a rien de tel, nom de dieu, pour rafraîchir les idées qu'un bon coup de piccolo.

— Surtout que j'en ai du chouette : voilà du Rioja. Tate-moi ça, c'est pas du vin clair, hein? Puis, nous lamperons une verrée d'Alicante, une autre de Xérès, le patelin ou l'on a garotté nos pauvres bougres de martyrs. C'est un picton généreux que les salopiauds de richards anglisches ont baptisé *Sherry*, et dont j'ai réussi à emplir cette peau de bouc... Il

est d'autant meilleur que c'est de la contrebande.

— C'est pas tout ça, bondieu! nous ne sommes pas une paire de *borrachos* et faut pas seulement penser à humer le piot. Dis donc, vieille branche, quéque tu nous dis du grabuge de Saint-Sébastien?

— Ça tombe bien à pic, ta question, car, vingt dieux, j'en arrive.

— Comment, tu en arrives?

— Ben sûr, sandi, que j'en arrive. Crois-tu que je me fous de ta fiole? Ecoute un peu en attaquant l'alicante.

— Bon, j'ouvre mes plats à barbe.

« — J'étais à Bordeaux, sachant plus trop de quel bois faire des chevilles; je voulais prendre le bateau pour Pauilhac, avec l'idolche en tête de faire les vendanges dans le Médoc. Mais des putains d'affiches, collées par la compagnie du Midi me firent changer d'avis.

« Oui, foutre! A l'occasion des courses de taureaux à Saint-Sébastien y avait une réduction de prix espatrouillante, ça coûtait que sept francs et quelques centimes aller et retour. Je me suis dit qu'il fallait profiter de l'occase pour aller faire un tour *tras-los-montes*.

« Cré pétard, que je ruminai, je rattraperai bien mon voyage : faudra couillonner les *carabineros* et passer de la contrebande. Ça me procurera le plaisir de voir des bons fieux qui comme bibi en pincent pour la Sociale... »

« Me voilà à Saint-Sébastien, c'est pourri d'un luxé mirifique : les gourgandines de la haute se baladent dans des atours et des falbalas archi-épatants ; leurs michés font rouler les billets de mille plus que nous autres les *cuartos* — figure-toi votre Nice. Toute la haute chamellerie, toute la sale clique est là, y compris la régente et son mioche, y compris aussi Sagasta.

« Et tout ça plonge, fait la planche, empeste la plage et la mer à dix lieues à la ronde.

« Qui donc, mille foutre, pouvait prévoir que le tonnerre allait faire entendre sa pétarade dans ce ciel bleu — qu'un coup de chien des plus rupinskoff allait foutre lestement la trouille à cette charibottée de jean-toutre?

« Personne, nom de dieu, et pourtant ça n'a pas raté!

« C'était sur la place, ouisque la miousique jouait pour amuser les badauds. Une floppée de bons bougres se foutent à réclamer « l'hymne des privilèges » une chanson basque que le populo gobe bougrement. Les miousiciens veulent rien savoir et envoient les types à Dache, le perruquier des zouaves.

« Cré pétard, il n'en fallut pas davantage pour faire monter la moutarde au nez des fistons. En deux temps et trois mouvements le grabuge se mijote et les zigues d'attaque marchent sur l'hôtel de Londres.

« C'est là que perche Sagasta, le Dupuy espagnol. Ce que ce salaud dut serrer les fesses quand il vit tout ce populo détalier devant sa piôle.

« Et comme les gueulements de ce populo « Viva los fueros! Muera Sagasta! » devaient chatouiller ses esgourdes.

« Malheureusement, mille marmites, le populo ne fut pas le plus fort. Mais, foutre de foutre, c'est pas fini, rira bien qui rira le dernier.

— Mais, fis-je, en interrompant le copain à ce point de son recit, je vois pas trop encore pourquoi ces gas s'étaient révoltés, et ce que peuvent être ces putains de *fueros*?

« Les *fueros*, répondit-il, c'est des anciennes franchises, des libertés communales, des exemptions d'impôts, des coutumes, que le gouvernement central a retiré dernièrement aux basques pour les foutre entièrement sous la coupe des matadors de Madrid.

« Et tout ça, au nom de l'Egalité! La salope d'égalité jacobine de tous dans la servitude.

« C'est comme si en Algérie où jusqu'ic y a pas d'impôts indirects, le gouverneur installait le monopole du tabac, des allumettes, les droits de régie et tout l'abominable bordel, — à l'instar de la France.

« Pour sûr que le gros porc décréterait son fourbi au nom de l'Égalité, — mais par exemple, c'est le populo qui la trouverait mauvaise cette garce d'égalité ! Et comme les gas espagnols, les fistons algériens voudraient casser des triques sur l'échine du jean-fesse.

— Avec tout ça je ne vois pas ce que le chabanais des basques a de carliste ou de républicain ?

« Ni moi non plus ! Je sais bien que Sagasta revenu de sa venette a essayé de faire entendre que les républicains y avaient mis un doigt : mais, bibi en doute : Castelar vient de faire le plongeon final dans le goguenot de Christine ; quant à Ruiz Zorilla, il me fait l'effet du cabot de Jean de Nivelle qui décanille quand on l'appelle.

« Restent les carlistes, les ratichons, — pour sûr que ces maquereaux-là essayeront de tirer parti du mouvement et d'amener l'eau à leur moulin. Ce serait pas la première fois : ainsi, en Vendée, où le coup de chien avait commencé par le refus de la conscription à St-Florent, les frocards manigancèrent si bien qu'ils en firent un mouvement royaliste.

« Mais, il y a de ça cent ans ! Et il a passé de l'eau sous les ponts : les Basques eux aussi ont dans le nez cette puante et dégoûtante vermine.

« Maintenant, père Barbassou, après les explications de Sagasta et des morpions de journaliers, faut que je te dégoise les miennes :

« Le mouvement, vois-tu, n'est ni carliste, ni républicain, ni foutre, ni rien ! Il est fédéral, décentralisateur, campluchard... et si on va au fond des choses : anarcho sans le savoir.

« C'est des pétrousquins qui se sont aboulés à Saint-Sébastien et ont tenté de foutre le grappin sur Sagasta.

C'est des pétrousquins qui gueulent contre les nouveaux impôts, chahutent les paperasses et préfèrent leurs coutumes locales aux lois des députés de Madrid.

« Y a aussi des purotins des villes qui leur foutent un riche coup de main !

« Comme les gas plus conscients de Xérès, comme les dynamiteurs de Canovas, comme les mille et mille campluchards qui se soulèvent contre les droits de *consumos*, comme les corporations des villes, — ceux-là foutent un rude coup de pied dans le cul à la vieille baraque sociale.

« Les culs-terreux, comme tu nous le bavasses assez dans tes babillardes, il faut les conquérir à la Sociale, sinon barca ! Y aura rien de fait.

« Allons à eux, mille bombes, et le mouvement d'indépendance locale, d'autonomie communale, deviendra en même temps le mouvement de l'indépendance humaine et de l'autonomie individuelle ! »

Avec tout ça, minuit s'amenait !

Après avoir lampé une dernière verrée à l'union de l'ouvrier et du paysan et s'être serré la louche une dernière fois, je repris plus content le chemin de Janticot.

Ce sacré Matafuego, ruminais-je en arpentant le terrain, il a toujours du bon vin et de chouettes tuyaux.

Le père Barbassou.



Reluque ça, Humbert ! — Voici ce que je pige dans un quotidien :

« Une décision du bourgmestre de Berlin introduit, pour les ouvriers des services municipaux, l'application de la journée de travail de huit heures ».

Mille dieux, la journée de huit heures à Berlin ! On ne se mouche pas avec le coude là-bas.

Hein, tout de même, est-il bien enfoncé le conseil cipal de Paris ?

Cette collection de tourtes n'a pas encore eu assez de jugeotte pour forcer les entrepreneurs à payer les prolos de la bâtisse et de la terrasse, qui turbinent pour la ville, au tarif.

Eh, Fo-Fonce Humbert, le grand mec du conseil cipal de Paris, qué que tu dis de ça ?

C'est pas la peine de faire le craneur à votre Volière : vous vous laissez faire le poil par le maire de Berlin.

Tu me répondras que cette réforme des huit heures est du chiquet.

J'en conviens, nom de dieu !

Mais alors, quoi qu'on dira de votre socialisme ? C'est encore pire !



Riche glaviaut. — Desforges ayant foutu un croc-en-jambe à un arrêté qui lui interdisait de vivre à Paris, et n'ayant pas eu le nez assez creux pour se ranger des pestailles, a été sucéré.

Pour le finir, on l'a salé : six mois de boule de son sur la planche !

Le bougre n'était pas content... non de la condamnation, — il s'en foutait ! mais de n'avoir pu dire quelques vérités aux juges.

Ca le canulait bougrement !

Alors l'idée lui est venue d'aller en appel.

Une fois là, comme le chef du comptoir lui en demandait les raisons, il a gueulé :

« Les raisons ? Y en a qu'une : l'envie de vous dire à la face ce que je pense des magistrats et ce que je pense de vous. Eh bien, vous êtes tous des vaches ! ».

Dam, l'avocat bêcheur a rouspété sur ce coup : il a réclamé une condamnation sévère et illico les trois rouges du comptoir ont administré à Desforges une rallonge de trois ans.

Trois ans ! Pour avoir appelé les juges par leur petit nom, c'est raide, nom de dieu !

Cela prouve, primo, que le gas a la poche à fiel farcie de haine contre les enjuponnés, puisqu'il a risqué trois ans de liberté pour leur gueuler une vérité à la face ;

Deuxièmo, qu'il ne devait guère tenir à sa liberté, vu que la garce de société actuelle est si salement emmanchée qu'il n'a jamais usé et abusé que de la liberté de crever de faim.

Et Desforges n'est pas le seul logé à cette enseigne.

Hélas, non ! Y a des floppées de pauvres fieux qui préfèrent la prison à la liberté : ils se font condamner par ce qu'à la boîte on ne refuse pas la comète, ni on ne fait pas ballon.



La ville de Limoges est toute sans dessus dessous, nom de dieu !

Hélas, c'est pas que le chambardement général y soit commencé, foutre non !

Mais c'est qu'un larbin a escoffié son patron, un sale bourgeois exploiteur en costume de femmes, rue Pont-Hérison.

Depuis plus de trois mois le grippe-sous n'avait pas foutu un rotin à son larbin. Un beau jour, celui-ci s'est lassé, il a réclamé sa galette.

En fait de galette, on lui a collé des baignes,

qu'il a dû garder parce qu'il n'avait pas la force de les rendre.

Seulement, le soir, il a pris sa revanche : il a profité de ce que le singe pionçait pour lui administrer deux coups de revolver dans la gueule.

Jusque-là, rien de mieux, nom d'une pipe ! D'autant plus que c'était à deux pas du quart d'œil et qu'on n'a rien entendu.

Donc, l'ouvrage était bien faite !

Mais ouisque ça s'est gâté, c'est qu'une fois le patron exécuté, le justicier est resté là, au lieu de se tirefluter.

Ca lui était d'autant plus commode qu'il avait chauffé au type un millier de francs..., histoire de se payer de ses arrérages.

Au lieu de ça, il est resté à conter des blagues, — si bien qu'à l'heure actuelle il est au bloc, attendant les prochaines assises.



Un de moins. — Miribel, la grosse culotte de peau réactionnaire, que la Raie Publique et foireuse avait couvert d'honneur — pour faire oublier le sang de prolos qu'il avait versé — vient de crever.

Ca, c'est chouette, nom de dieu !

En 1871, il fut un des plus féroces massacreurs de la Commune.

Le monstre à crevé de sa belle mort, de vieillesse purulente — dans un plumard.

Ca, c'est triste, mille bombes !



SIMAGRÈES

Gué-d'Hossus (Ardennes). — Le copain Balle, dit Cafouche, et la gironde copine Marie Beauchot profitaient si bien de leur jeunesse que Marie eut bientôt un polichinelle dans le tiroir.

Se marier, ils n'en pinçaient guère, — car ils se foutaient autant de la binette du ratichon que du de la sous-ventrière du maire.

Toutefois, pour éviter certains emmerdements, ils se marièrent à la mairie. Pour ce qui était du marchand d'hosties, ils ne voulurent pas en entendre parler.

Mais un qui n'était pas content, c'était le paternel de Marie, un sale muflé à moitié loufoque, qui a obtenu un prix hors concours comme mouchard et lèche-cul.

Comme il savait que les jeunes n'avaient pas de compte ouvert à la Banque, un jour il les prévint d'avoir à se marier chez le cléricochon ou à détasser.

Malgré eux, ils ont dû y arriver.

Nom de dieu ! la pauvre bougresse en a chiâlé de colère pendant quatre jours. Son cochon de vieux s'en foutait : il avait gagné.

Ah ! sacré maboule, te figures-tu les avoir fait changer d'idoche ?

Sois tranquille, quand viendra le grand talfar, ils seront les premiers à foutre des renforcements dans les fesses du ratichon.

Tout de même, quelle vieille putain, que cette liberté de conscience !

GUET-APENS

Montceau-les-Mines. — Han ! han ! fallait toujours que Claude Darrèle, un copain d'une quarantaine d'années, cognât du genou et de l'épaule contre la lourde de son jardin pour l'ouvrir. Au lieu de la faire rafistoler, le proprio, un nommé Jean Soufflet, ronchonnait comme s'il avait lui-même reçu les coups de tampon.

Enfin, un soir, le sale animal tend un guet-apens à son locato : il s'embusque derrière la haie et, dès que Barrèle a ouvert la porte, il lui assène un coup de barre de fer qui l'étend dans une mare de raisiné après lui avoir fait à la tête une blessure de huit centimètres.

Eh bien, Soufflet n'a pas besoin de se faire de bile : s'il passe devant les peseurs d'injustice, il sera probablement acquitté.

Ce salaud est le premier mouchard de monsieur le maire; il a fait renvoyer de la mine plusieurs pères de famille; il a fait mille et mille crapuleries, et, pour tout dire, il fait partie de la bande des 27 sous.

Or, les gredins qui en font partie, tout leur est permis... jusqu'à présent, du moins — car y aurait rien de drôle à ce que ça changeât prochainement du tout au tout, grâce à l'initiative et au nerf de quelques gas à la redresse. Ce jour-là, gare aux vingt-cinq sous! on leur défoncera la pièce de cinquante centimes...

BERNIQUE AUX PATROUILLARDS

Cherbourg. — Enfoncés les chers-bourgeois!

Le nanan leur passe sous le nez.

Depuis des mois et des mois, ils ont peloté l'espoir que l'escadre russe viendrait faire des galipètes dans leur port.

Qué riche occase pour les commerçants!

Les affaires auraient ronflé ferme : pensez donc, les russes se seraient rincé le goulot de riche façon.

Y aurait eu du mouvement dans la ville, — et les bas de laine des bourgeois en auraient enflé à crever.

Aussi nom de dieu, ce que les types avaient la Russie à la bonne!

Pour un peu ils se seraient foutus à l'eau, en l'honneur d'Alexandre-le-Pendeur.

Bernique! Faut en rabattre. Cherbourg est ratiboisé. C'est Toulon qui l'emporte.

Dame les chers-bourgeois font une sale gueule!

Eux qui aboyaient après le copain Rouard, qui dans une réunion avait débiné les salopises patrouillardes, seraient aujourd'hui moins pressés de hurler.

Ça, je le parie, mille marmites!

Ce qui prouve que leur patrouillotisme niche surtout dans leur porte-braise.

Si les types avaient plus de jugeotte, au lieu de pleurer parce qu'ils n'ont pas l'escadre russe, ils s'en réjouiraient.

En effet, qui aurait fait les frais de tout le flaila fêtard?

C'est eux! La municipalité aurait voté des centaines de mille balles pour la circonstance.

Il est vrai que c'est le populo seul qui en fin de compte aurait gobé la sauce : d'où que partent les impôts, par ricochets ou directement, c'est toujours lui seul qui les crache.

— Ah, oui! Pauvres prolos du port, ce qu'ils auraient été échaudés avec la mascarade franco-russe! Outre les frais qu'il leur aurait fallu abouler, ils auraient perdu trois ou quatre jours, à reluquer les chiffons tricolores, perchés au bout de bâton et les nuits à mirer des lampions ayant plus d'huile que leur soupe n'a de beurre.

Et foutre, on ne leur aurait pas colloqué un centime d'indemnité!

Des fêtes comme ça, le populo commence à en avoir soupé : tant que nous subirons richards, patrons et gouvernants, les fêtes qu'on nous collera dans les guibolles ne seront que pour nous faire oublier nos mistouffes.

Voilà ce que les bons bougres doivent se dire; et au lieu de se laisser embobiner par les bourgeois, il est rudement plus galbeux de se dégrasser le ciboulot en le farcissant d'idées anarchotes.

UN MAIRE COLLECTO

Carmaux. — Les gueules noires de ce patelin ont assez fait d'histoires en l'honneur de cet illustre Calvignac qui, le 1^{er} mai 92, candidat cipal, baladait un drapeau rouge, et qui, le 14 juillet suivant, devenu dans l'intervalle chef de la municipalité, passait la revue des sapeurs-pompiers, un torchon tricolore en sous-ventrière.

Tout un trimestre, trois mille prolos se serrèrent le ventre, afin de se solidariser avec ce bouffe-galette qui, pendant ce temps s'arrondissait le sien; et pour la petiotte révolte du 15 août 92, une douzaine d'entr'eux furent sucrés.

Aujourd'hui, ces derniers, se trouvent sur le pavé et la Compagnie ne veut rien savoir pour ce qui est de les rembaucher.

Savez-vous ce que Calvignac offre pour vivre à ces gas qui sont ses propres victimes?

Il leur offre pour tout potage, quarante sous en échange de seize heures de turbin quotidien, — et encore il se réserve de ne pas les occuper tous les jours, car, dit-il, le budget de la commune est en dèche.

Ça, je le crois qu'il peut bien être en dèche, si les collectiyaches qui font les veaux autour de Calvignac s'entendent aussi bien que lui à encaisser des appointements.

Allons, pauvres fieux, pourquoi vous plaindriez-vous de vos seize heures de turbin?

A bien voir, c'est la fameuse journée de huit heures dont jacassent toujours les collectos.

Seulement, vous en faites deux par jour, — veinards!

Et tandis que vous vous décarcassez, les budgétivores se font de la graisse...

QUART D'ŒIL PIED PLAT

Troyes. — « Faites ce que je vous dis, mais ne faites pas ce que je fais! »

Ce boniment de jésuitard est aussi celui des roussins, — à preuve les drapeaux que le quart d'œil Rosier vient de planter chez tous les commerçants de son quartier.

Le sale bougre a levé le pied en faisant des dupes partout.

Hein, c'est rigolboche : un quart d'œil empieur!

Turellement, ce fripouillard était une sacrée bourrique : Y a pas longtemps il braillait partout qu'il ferait massacrer les anarchos jusqu'au dernier.

Pas besoin d'ajouter qu'il était féroce avec les purotins qui commettaient le délit de vouloir bouffer quoique n'ayant pas un radis en poche. S'il avait osé, il leur aurait crevé la paillasse.

Et le cochon faisait pire!

Voilà bien les bourgeois, nom de dieu!

Ils traitent les anarchos de filous, de crapules, de tout... Les seuls filous, les seules crapules qu'il y ait au monde, c'est eux.

Ce que veulent les anarchos c'est couper la chique aux feignants, et les pires de tous sont les roussins.

COMMUNICATIONS

— La Jeunesse Anarchiste du XVIII^e arrondissement, tous les mardis, salle Boudinot, 91, rue des Martyrs.

— Le groupe les Libertaires Ardennais se réunit tous les lundis à huit heures du soir, 53, rue Louis-Blanc.

AVIS. — Les groupes de Paris et de la province sont informés que le groupe Les Libertaires Ardennais va, à l'occasion du départ de la classe, publier un manifeste aux conscrits.

Les compagnons ou groupes, qui en désireraient un spécimen sont priés de s'adresser à Heurcit, 12, rue Mathis (Paris).

— Le groupe d'Etudes sociales du XVIII^e se réunit tous les mardis, chez Warin, 31, rue des Abbesses. Ordre du jour : la Campagne abstentionniste, ses résultats.

Ligue des antipatriotes. — Quelques camarades, anciens militants de la ligue des antipatriotes, pensent qu'il serait nécessaire, urgent même, de se regrouper et de reprendre la propagande anarchiste de plus belle.

En effet, depuis quelque temps, les groupes, rendez-vous des camarades du même quartier et des mêmes idées, font défaut, et le besoin de se voir, de se consulter et de se serrer les coudes se fait plus que jamais sentir.

Les gouvernants s'apprentent à faire des réceptions de gala aux marins russes; les fêtes patriotiques ne nous donnent-elles pas un excellent moyen de propagande antipatriotique, et par conséquent anarchiste? Ceux qui sont de notre avis sont invités à venir s'entendre avec nous pour la reformation des groupes et des sections antipatriotiques, et les moyens de propagande les plus efficaces.

Donc, à dimanche 17 septembre, à 2 heures de l'après-midi, salle Nicaise, 1, rue des Petits-Carreaux.

Grande Conférence publique et contradictoire organisée par les groupes des V^e et XIII^e, le samedi 6 septembre, à 8 heures 1/2 du soir, salle Mazard, rue Saint-Hippolyte, 13.

Socialisme et anarchisme; la guerre de demain;

les prochaines élections municipales de Croulebarbo. Orateurs inscrits : Murmain, Brunet, Georges, Hébert, etc.

Les citoyens Prudent-Dervillers et Hovelacque, députés, sont invités.

Agen. — Le copain Blouin, marchand de journaux, ayant dit zut et merde au proprio de son kiosque s'est installé en face du dit kiosque devant le Café Fourès, place du Marché Couvert.

On trouve chez lui le *Peinard*, la *Révolte*, et les publications anarchistes.

— Le groupe anarchiste d'Agén a fait un tirage important d'*Entre Paysans*. Il met la chique brochure en vente à 5 francs le 070 franco, à de meilleures conditions en en prenant plusieurs cents.

Adresser lettres et mandats au compagnon Blouin, Md de journaux, place du Marché Couvert, Agén, (Lot-et-Garonne).

Limoges. — Le *Père Peinard* est vendu et crié dans les rues par le compagnon Justin Rosier, 2, rue du Puy Lanneau qui le porte à domicile.

Avignon. — Le groupe organisateur du journal le *Libertaire Vauclusien* prévient tous les détenteurs de listes de souscription, (remplies ou non) qu'ils aient à les retourner le plus vite possible. Il avise en outre tous ceux qui se sont intéressés à notre journal, que des difficultés non prévues nous forcent d'ajourner la publication de cet organe. Nous les remercions bien vivement. Comme il reste de l'argent en caisse, nous allons publier un manifeste que nous répandrons le plus possible. Tous ceux qui nous ont envoyé de l'argent ou qui renverront des listes de souscription sont priés de nous donner une adresse exacte, afin que nous leur envoyons des manifestes.

Adresse, Roudier, cordonnier au Pont d'Avignon, (Avignon, Vaucluse).

Les Mouscron. — Grande réunion, dimanche 1^{er} octobre, à 2 heures de l'après-midi, sur derrière Mont-Aleu, 172, Les Mouscron, Estaminet du Progrès.

Tous les compagnons de Lille, Roubaix, Tourcoing et environs sont priés d'y assister.

Il y aura le copain Leroy, pour accompagner les chansons révolutionnaires, goulées par Henri Comique et Adolphe Ténord; le compagnon Cent-Kilos, déclamateur.

Un compagnon orateur fera une conférence sur l'Anarchie.

Saint-Nazaire. — Réunion samedi soir, 16 septembre, à 8 heures, chez Vince, rue des Chantiers-Penhout. Tous les travailleurs y sont invités.

Trignac. — Dimanche, 17 septembre, à 7 heures du soir, réunion chez Veilon. Tous les travailleurs sont invités.

Amiens. — Les anarchistes de la ville ont pris l'initiative de protester contre l'alliance franco-russe. Ils font appel à tous les anarchistes pour recueillir les fonds nécessaires à la publication d'un manifeste qui serait distribué dans toutes les villes où les démonstrations chauvines doivent donner lieu à des fêtes.

Saint-Denis. — Le groupe des Incorruptibles invite tous les compagnons et les lecteurs de la *Révolte* et du *Père Peinard* à la réunion du groupe qui aura lieu samedi soir à 8 h. 1/2, salle Bonnard, rue de Paris, 96. Causerie par un compagnon. Chants et poésies.

Le *Père Peinard* et la *Révolte* sont en vente chez Frocourt, rue de Paris, et au kiosque, rue Compoise.

Dijon. — Le groupe les *Résolus* se réunit tous les samedis de 8 h. 1/2 à 10 h. du soir chez le copain Hinaut, Chemin des Charbonniers, près de la rue Marceau. Les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* sont invités.

Ordre du jour : organisations de soirées familiales.

L. Mandes — R. Bézenet — R. Amboise — B. Langon — D. Vienne — N. Toulouse — E. Salon — L. Neuilly — D. Carmaux — C. Chalons — J. Lons-le-Saulnier — B. Hiraumont — D. Bone — D. Alger — N. Londres — M. Beaune — H. Aix-en-Hotte — B. Agén — C. Béziers — V. Lille — H. Saint-Nazaire — L. Havre — F. Reims — C. Argenteuil — T. l'Arbresle — S. Tarare — A. Roubaix — C. Cherbourg — F. Pequières — A. Cette — M. Troyes — H. Desbres — A. Angers — Pont-Saint-Chamond — L. Nantes — B. Lyon — B. Tavaux — M. Berk-Plage — G. Constantine — P. Saint-Quentin — Reçu galette, merci.

Pour le compagnon Forêt : A. Bességes, 4 fr.

— F. Pequières : Il ne reste plus de *Procès de Cléchy*, ni de *Carnot* et *Ravachol*. — Que disais-tu dans ta lettre? Nous en avons reçu une, mais tu devais écrire une seconde fois.

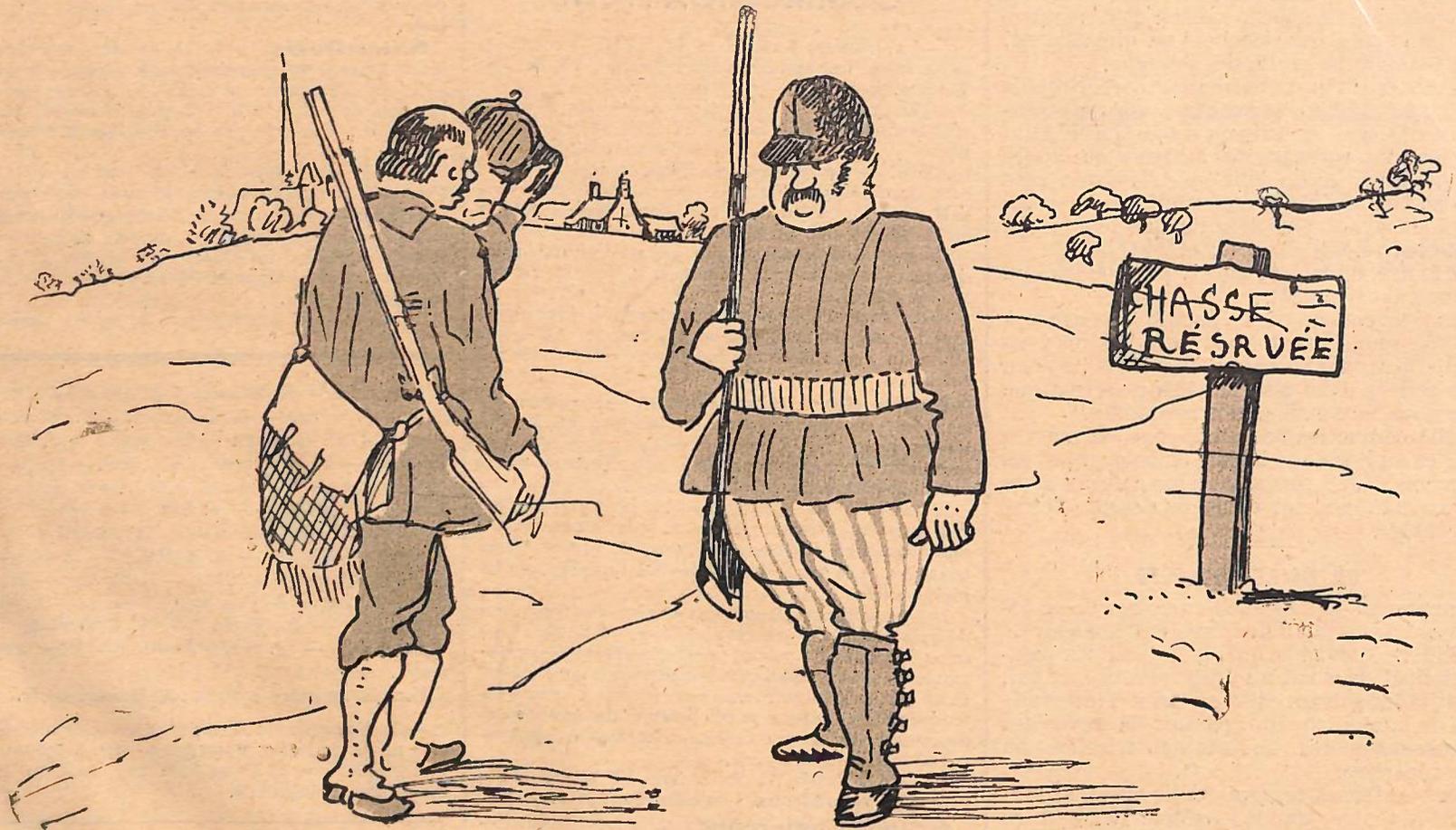
L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.

Egalité, -- mince de colle



Halte-là! mon gas! je te tiens. Y a assez longtemps que je te cherche.



Faut le saluer, celui-là, c'est un député.